

alors j'attendais. Quand on attend, les gens,  
20 les choses n'existent pas. On les longe, on les  
frôle : ils ne sont pas là, ils ne sont pas vrai-  
ment là. Je n'ai pas ma voiture. Sans ma  
voiture, je me sens comme un veuf. Perdu,  
isolé, peu sûr. Je viens de la déposer là en  
25 face, dans ce garage. Un bruit qui m'in-  
quiétait, dans le moteur. Il paraît que ce  
n'est rien, il y en a pour une demi-heure.  
Cette demi-heure est devant moi comme un  
trou. Comme le vide. Devant moi, il n'y a  
30 que cette place, encombrée, brouillée, qui  
tangué sous les voitures, mais vide. Il n'y a  
pas huit jours, même pour cette demi-heure,  
j'aurais pris un taxi, j'aurais rejoint Creezy,  
ou j'aurais été dans un café, pour lui télé-  
35 phoner. Moi dans cette boîte étroite, pris  
entre l'appareil et le verre gravé de la porte,  
elle au bout du fil. Il n'y a plus Creezy.  
Comprenez-vous cela : il n'y a plus Creezy.  
Je suis vide, vacant, inoccupé, libre mais  
40 dans le mauvais sens du terme, libre comme  
le taxi qui n'est libre que lorsqu'il ne rem-  
plit pas sa vocation de taxi. Cette femme  
qui va passer devant moi, si elle me regarde,  
je pourrais la suivre. Elle ne me regarde pas.  
45 Je ne la suis pas. Mais j'aurais pu. J'aurais

eu le temps. Jusqu'ici, je n'avais jamais le  
temps. Mon temps, c'était Creezy. Toutes  
les heures que j'arrivais à sauver : Creezy.  
Ma liberté : Creezy. Il n'y a plus Creezy.  
50 Maintenant, ma liberté, c'est cette femme  
qui passe. Ou une autre. Ma liberté est deve-  
nue n'importe quoi. Informe. Démesurée.  
Comme cette place. Qui tangué, qui ondule  
mais où rien ne s'arrête ni n'existe. Je ne  
55 vois plus devant moi que des journées sans  
Creezy, trouées de tout ce qui était Creezy,  
vides de Creezy, comme de grands squelettes  
contre un ciel pâle. Il ne reste que ces... que  
ces choses, puis-je trouver un mot plus  
60 vague, au milieu desquelles déjà, depuis des  
mois, je n'errais plus que comme un fantôme,  
ma maison, ma femme (mais il n'y a même  
plus ma femme), mes enfants, le courrier, les  
séances de l'Assemblée, la Commission des  
65 Finances, toutes ces choses qui déjà s'effri-  
taient sous mes doigts et que, pour rejoindre  
Creezy, je ronguais, je grignotais, je suppri-  
mais de plus en plus. Et que maintenant je  
n'aperçois plus que de très loin, comme des  
70 ombres, même pas, comme l'ombre d'un  
nuage qui déjà se défait. Se pourrait-il que le  
désespoir ne soit rien d'autre que ce désert,

ce vide, cette érosion de tout ce qui m'en-  
toure, cette distance entre les choses et moi,  
75 cette indifférence, cette absence totale de  
raison d'aller ici ou ailleurs, de faire ceci ou  
autre chose? Un jour, il y a longtemps déjà,  
j'étais en mission, un avion m'a déposé dans  
le désert, je veux dire le vrai, le Sahara. Et  
80 je me suis aperçu qu'au lieu des pistes pré-  
cises d'un aéroport, le pilote, dans ce vide si  
parfaitement uni, se préparait à atterrir  
exactement n'importe où, aucun signal, au-  
cune balise, aucune broussaille, aucun acci-  
85 dent de terrain ne l'incitant à se poser ici  
plutôt que là. Ce désert, en ce moment, c'est  
moi. Cette surface lisse, ce vide à l'infini où  
rien ne dépasse ni n'appelle, où rien ne guide,  
dont la forme elle-même est incertaine, mo-  
90 bile, à la merci du vent, ce désert en moi, ce  
désert qui non seulement est l'absence de  
Creezy, qui est Creezy elle-même, cet univers  
aride et nu dans lequel elle m'a entraîné.  
Brusquement, je m'aperçois que, cette place,  
95 j'y suis déjà venu. Un jour, Creezy m'y avait  
donné rendez-vous. Elle devait passer me  
prendre avec sa voiture. La mienne, je l'avais  
rangée là, plus haut. Mais cette place, c'est  
100 comme si je n'y étais jamais venu. Je n'en

avais rien vu. J'attendais Creezy avec sa  
voiture : je ne regardais que les voitures. Et  
ces voitures elles-mêmes, il me suffisait d'un  
105 détail, la marque, la couleur, un homme au  
volant, déjà elles sortaient de mon regard,  
elles cessaient d'exister, je ne les voyais plus.  
Maintenant, je les vois. D'une seconde à  
l'autre, j'ai recommencé à les voir. Les gens,  
les immeubles, les voitures, tout cela, dans  
110 un mouvement lent et doux, remonte à la  
surface et, en oscillant encore, se pose devant  
moi. Je vois le garage. Je l'avais vu, bien  
entendu, puisque j'y suis entré. Je ne l'avais  
pas vraiment vu, comme je ne l'avais pas vu  
115 le jour où, ici même, j'ai attendu Creezy.  
C'est un grand rectangle blanc, flanqué d'un  
rectangle annexe, plus bas, le tout recouvert  
d'inscriptions en bleu. Le pompiste aussi est  
en bleu, mais un autre bleu, bleu lin, bleu  
120 pastel. Sur la poitrine, il porte un écusson  
vert et blanc, le même qu'on retrouve à six  
mètres au-dessus de lui, comme projeté,  
énorme, suspendu à un grand support blanc  
et courbe, relié au garage par deux guir-  
125 landes de petits drapeaux. Tout cela brille et  
cet éclat enfin m'atteint. Le pompiste finit  
d'essuyer un pare-brise. Il pénètre dans son

Creezy, Félicien MARCEAU, 1969

Ce roman a reçu le prix Goncourt en 1969.  
Nous lisons ici les premières pages du roman (= l'incipit).

I

1 Elle est ronde, cette place. Non, elle n'est  
pas ronde. Pourquoi ai-je dit qu'elle était  
ronde? Elle est comme toutes ces places aux  
5 portes de Paris, porte Maillot, porte d'Italie,  
porte de Pantin, une aire démesurée, bâtie  
n'importe comment, qui fuit de toutes parts,  
diluée dans les larges avenues qui y débouchent,  
informe finalement, trop vaste  
10 pour qu'on en puisse discerner le dessin, le  
flot des voitures venant encore brouiller les  
contours. Il faudrait être en hélicoptère. Je  
ne suis pas en hélicoptère. Je suis arrêté là,  
au bord du trottoir, un trottoir démesuré lui  
aussi, comme une plage. Une plage au bord  
15 du fleuve des voitures. Il y a longtemps que  
je ne me suis plus arrêté. Il me semble qu'il  
y a des siècles que je ne me suis plus arrêté.  
J'étais pressé. Pressé de toutes parts. Ou